VI

LE PARTI CONSERVATEUR ET MAXIMILIEN. — MIRAMON. MARQUEZ. LAREZ. — LES ÉVÊQUES. DÉPART DES FRANÇAIS. — L'ARMÉE AU MEXIQUE. UNE COMÉDIE DIPLOMATIQUE.

Les conséquences de l'affaire de San-Jacinto nous ont mené un peu loin. Nous avons laissé la masse des événements et quitté le grand courant de l'histoire mexicaine à la fin de janvier 1867. Rejoignons-le à cette date, qui est celle où Maximilien quitta l'hacienda de la Teja pour rentrer à Mexico même.

Sa pensée n'avait pas quitté les troupes européennes, les seules sur lesquelles il croyait pouvoir compter, non-seulement comme courage, mais surtout comme fidélité, au milieu des trahisons dont il se savait entouré. Il fait publier le 26 de ce même mois,

dans le journal officiel, une lettre et une proclamation. La lettre, adressée au ministre du Fomento, recommande de concéder des terrains aux Français qui se trouvaient dans l'impossibilité de quitter le Mexique. C'était là un moyen détourné et diplomatique de contre-balancer l'effet des efforts du maréchal pour le rapatriement de nos nationaux et d'engager le plus de Français possible à créer ou à simuler cette impossibilité. La proclamation, adressée à l'armée mexicaine, lui recommandait les sentiments les plus fraternels pour « *le nombre considérable* des fils de la noble France » qui s'étaient engagés dans l'armée impériale. Ce nombre était loin d'être aussi considérable que le laissait supposer la proclamation.

Nous avons indiqué l'état des troupes européennes au mois de décembre; depuis lors, la circulaire du maréchal et les efforts de la légation avaient diminué l'effectif de ces

CAPILLA ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
U. A. N. L.

troupes dans une proportion notable. Bien que je n'aie pu avoir le chiffre précis, je suis porté à croire que l'armée impériale ne renfermait pas, à la fin de janvier, beaucoup plus de 500 Français. Mais ici l'exagération avait un double but. D'abord elle encourageait les soldats indigènes; les Français, en effet, disaient, sans trop se faire prier, qu'un soldat français vaut cinq soldats mexicains, et les Mexicains, quoiqu'ils n'en voulussent rien croire, agissaient souvent en conséquence. Les soldats impériaux se sentaient donc fort encouragés par la pensée de compter tant de Français dans leurs rangs. En second lieu, cette exagération était une vengeance contre le maréchal et l'ambassade, qu'elle était destinée à irriter.

L'état-major n'avait que trop d'occasions de rendre coup pour coup, vengeance pour vengeance, irritation pour irritation. Toute l'histoire de ces dernières années n'avait été

trop souvent que cet échange d'estocades diplomatiques, de coups sourds exaspérant l'amour-propre, blessant la vanité et faisant cabrer l'orgueil.

A ce moment, du reste, l'exaspération était au comble dans les régions officielles mexicaines; on n'entendait parler que de la *violacion del tratado de Miramar,* puis de *el retiro del apoyo que el marescal debia al gobierno de Mexico,* mais surtout de *el encarnizamiento para hacer abdicar al emperador* (des intrigues pour pousser l'empereur à abdiquer).

Maximilien ne pouvait oublier ce dernier fait, et, le 1er février 1867, il disait encore : « Je suis revenu d'Orizaba principalement parce que j'ai connu quel était le trafic que l'on faisait en jouant sur mon abdication. » Je ne comprends pas complétement ce qu'il voulait dire par ce mot *trafic*. Je sais bien que, selon lui, des intérêts particuliers, des

CAPILLA ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
U. A. N. L.

intérêts financiers, tout autant que l'intérêt patriotique français, étaient en mouvement pour faire réussir cette abdication; mais je sais surtout que le visage de Maximilien était contracté de colère quand il prononçait ces paroles. Il soupçonnait notre ambassadeur de songer surtout à sauver ses mines d'argent; et il croyait qu'on voulait s'entendre avec Ortega, auquel on demandait la reconnaissance des dettes contractées envers les Français.

Il disait encore ce même jour, — cinq jours avant le départ définitif de l'armée de l'Intervention, — un mot qui ouvre une vue profonde sur ses pensées intimes et sur l'histoire de ce temps-là, il disait : *Il faut que je surveille Miramon.*

Maximilien portait la peine de la politique compliquée qu'il avait suivie, politique qui se résume en ceci : faire de l'ordre avec du désordre, et s'appuyer sur ses ennemis pour

les paralyser. Il s'était dit : Les conservateurs sont nécessairement à moi, puisqu'ils sont compromis pour moi; négligeons-les et ralliions les révolutionnaires en leur donnant le gouvernement.

Il arriva de là que le clergé, voyant ses ennemis au pouvoir, s'éloigna de l'empire, et que les révolutionnaires, en exerçant les fonctions publiques dans l'empire, employèrent naturellement leur autorité impériale à harceler, par une vengeance instinctive ou raisonnée, l'influence française, qui avait détruit la république.

En fait, les ministres libéraux bornèrent leur action à extorquer à Maximilien sa signature au bas de cette loi du 3 octobre contre les soldats libéraux, signature qui lui coûta la vie.

Je n'ignore pas pourtant tout ce que cette politique présente d'ingénieux. Je sais combien le clergé mexicain est corrompu, com-

CAPILLA ALFONSINA BIBLIOTECA UNIVERSITARIA U. A. N. L.

bien la diplomatie française fut impatiente, et combien il était difficile de baser une conduite gouvernementale sur les exigences combinées du clergé mexicain et de l'état-major français; mais Maximilien, capable de comprendre les plans du génie politique, était incapable de les exécuter, et, en somme, les faits condamnèrent ses théories, puisqu'à la fin de son règne il fut obligé d'en revenir aux conservateurs.

Alors il ne trouva plus des dévoués, non plus des amis, mais des alliés qui jouaient, si je puis dire, leur partie à côté de la sienne; seulement ils la jouaient avec ses propres cartes. Il le sentait, il le savait, il se défiait de tout.

La froideur que montraient les plus respectables d'entre les évêques mexicains, l'archevêque de Mexico, l'évêque de San-Luiz de Potosi, celui de Tulancingo, était pleine d'enseignement. Ils indiquaient le

désir de rester neutres, et pour eux, qui savaient n'avoir à attendre que la persécution et l'exil en cas de défaite de l'empire, garder la neutralité, c'était une énergique manière d'accuser.

Miramon et Marquez, chefs militaires du parti conservateur, qui avaient été envoyés étudier, l'un, l'art de la fortification en Prusse, l'autre, les progrès de la civilisation en Turquie, revenaient sans aucun désir de retourner, une fois l'empire victorieux, à leurs études européennes. Ils défendaient Maximilien, mais pour en hériter.

Cela encore l'empereur le savait, et ce qu'il disait à l'un de nos compatriotes le 1er février, il le répétait à l'un des trois diplomates qui le visitaient dans sa prison — je crois bien que c'est à M. Hoorickx : — « Mais Miramon n'est pas mon homme, et c'est à Marquez que je dois d'être ici. »

Nous aurons plus tard à juger Marquez;

CAPILLA ALFONSINA

quant à Miramon, sa mort glorieuse, sa brillante fortune, ce quelque peu de sang français qu'il avait dans les veines, ses allures ouvertes, sa tournure chevaleresque, nous l'ont rendu sympathique. Mais Maximilien, qui avait dans son cabinet les dossiers de tous les Mexicains importants, y avait lu de véritables accusations contre Miramon. — On en peut prendre connaissance, Juarez ayant publié sous ce titre : *les Traîtres jugés par eux-mêmes*, ce dossier qu'on accusa le P. Fischer d'avoir livré, pour avoir la vie sauve, sans doute.

Dans ce dossier, Marquez avait aussi inscrit *à son avoir* des crimes sans nombre, toutefois des crimes purement mexicains, purement politiques, si l'on veut, et que l'on pouvait appeler non pas assassinats et vols, mais actes de férocité. On le surnommait la *hyène de Tucabaya*, parce que, après une victoire, il avait fait fusiller des médecins

coupables d'avoir soigné des blessés ennemis. On était convaincu qu'il était resté en relation avec Santa-Anna; on n'ignorait pas qu'il était l'homme du clergé, tandis que Miramon, son rival, représentait une nuance plus politique du parti conservateur. Maximilien savait que Fischer, son propre chef de cabinet, et Larez, son premier ministre, étaient aussi les hommes du clergé. Pourtant il ne put résister à l'influence de ces deux derniers, influence qui s'exerçait uniquement en faveur de Marquez et contre Miramon. Ajoutons, pour excuser encore Maximilien, que Marquez ne semblait pas ambitionner le premier rang; il restait obstinément au second, et, des Mexicains de cet ordre, il était le seul qui n'eût pas été accusé d'avoir trahi son parti.

Enfin, l'on voit se dessiner de plus en plus la situation de l'empereur aux dernières heures qui précèdent le départ des Français :

CAPILLA ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
U. A. N. L.

pas de parti, seulement une adhésion, et encore momentanée; pas d'amis, des alliés, mais douteux; pas de peuple en face de lui, mais une bande de loups, et une multitude de moutons; nul aide d'aucune nation au monde, et un ennemi âpre, acharné, sourdement furieux : les États-Unis; enfin des généraux, mais suspects, et pas d'armée.

Cela, il faut le répéter. Il faut, en effet, rappeler la composition de toute troupe mexicaine pour comprendre le coup mortel que porta à cette force de 20,000 hommes, constatée en décembre 1866, le rapatriement des soldats et officiers européens. Les soldats, dans toute armée mexicaine, sont presque uniquement indiens. On a entouré soit leur village, soit le marché où ils sont venus apporter leurs provisions; on les a saisis et menés enchaînés dans des casernes où on les exerce à l'héroïsme et au maniement du fusil, mais où ils ne restent que contraints et for-

cés. Je ne parle pas des troupes de Mejia et de Mendez; ces deux généraux étaient des caciques, des chefs militaires, des princes féodaux, à peu près indépendants, qui avaient planté leurs lances devant leur tente et que *leurs hommes* suivaient à la guerre. Dans les autres corps, les soldats sont souvent des prisonniers qu'on a affublés d'une culotte, d'un chapeau, d'un fusil, prisonniers patients, ayant la bravoure de la résignation, mais à qui la victoire ou la défaite, le parti conservateur ou le parti libéral sont absolument indifférents, victoire ou défaite ne pouvant avoir pour eux d'autres résultats que la chance de jeter là fusil et cocarde et de fuir vers le village. Le seul lien qui les retienne, c'est le cadre, c'est l'œil de l'officier.

On devine quelle débandade arriva, quand la circulaire du maréchal Bazaine brisa le cadre des officiers, en enlevant des corps les Européens! On reforma ce cadre avec d'an-

CAPILLA ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
U. A. N. L.

ciens officiers mexicains en non-activité, et on courut dans les sierras *presser* d'autres Indiens. Mais il fallait recommencer à rompre ces pauvres gens à une ombre de discipline.

On a accusé les Français d'avoir fait briser les projectiles, les armes, et noyer les poudres. Les Français répondent qu'on détruisit uniquement tout ce qui était inutile aux Mexicains. Je n'ai pas, en effet, entendu les impériaux se plaindre d'avoir, dans la capitale, manqué de munitions.

Le 5 février, le maréchal Bazaine quittait Mexico à la tête de la dernière division d'occupation. Le 2, quelques troupes européennes restées au Mexique avaient quitté Saint-Angel pour venir occuper la capitale. Maximilien était, pour la première fois, maître dans le centre de son empire.

Sa position n'était pas, nous l'avons vu, très-brillante. En dehors de Mexico, il ne lui restait guère comme villes importantes que

Queretaro, Puebla et Vera-Cruz. Mais, après tout, se sentant libre, ferme et brave, débarrassé de ses incommodes tuteurs, de ses irritants alliés, il put espérer que la guerre lui donnerait ce que la diplomatie lui avait refusé, et se sentit heureux quand il partit, quelques jours après, à la tête d'une sorte d'armée. Il put sourire à la vie d'aventure, rêver la gloire et songer joyeusement, en se dirigeant vers Queretaro, à cette épée de Charles-Quint qui, lors de son voyage en Espagne, lui avait inspiré de si hautes et de si vaillantes pensées.

Il avait l'épée, aujourd'hui; n'allait-il pas pouvoir, sur cette terre nouvelle, se découper un empire que son grand ancêtre lui-même eût trouvé grand?

Sunt lacrymæ rerum! les larmes et le rire se suivent dans l'évolution des événements.

Je crois que ce fut vers cette date, c'est-à-

CAPILLA ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
U. A. N. L.

dire peu de temps après le départ de l'armée de l'Intervention, qu'eut lieu cette réunion de diplomates, d'où l'élément comique ne fut pas absent. Ma mémoire rebelle ne veut plus me fournir que la moitié de la scène et qu'une date approximative, et j'imagine que je tenterais vainement de trouver auprès du ministre de France de quoi compléter mes souvenirs.

Larez, le chef politique du parti conservateur et le président du conseils des ministres, était un petit homme qui, comme M. Stevens, le chef des radicaux américains, qui vient de mourir, semblait toujours prêt à rendre l'âme et qui cachait dans ce corps débile une âme d'une énergie et d'une activité infatigables, une volonté de fer et quelques-unes des fortes qualités intellectuelles de l'homme d'État. Il avait, comme l'empereur, rêvé lui aussi un congrès, mais un congrès de diplomates.

Il réunit donc tous les ministres accrédités

auprès de l'empire, et leur demanda leur opinion sur la question de savoir si l'empereur devait abdiquer. Sous cette question faite avec la bonhomie que le Mexicain sait feindre à merveille, nos diplomates flairèrent un piége, et chacun se mit à chercher en son bissac, comme dit la Fontaine dans une circonstance analogue, une réponse qui ne décidât ni pour ni contre. M. Middleton, ministre d'Angleterre, venait de succéder à M. Scarlett, vieil Anglais très-roué et qui avait usé, ai-je dit, ses dernières heures d'ambassade à battre la politique française en encourageant Maximilien à ne pas abdiquer. Larez attendait donc de M. Middleton un avis en ce sens. M. Middleton répondit froidement qu'il ne connaissait pas M. Larez, et qu'il ne devait avoir de relations qu'avec le ministre des affaires étrangères, non avec le président du conseil. M. Hoorickx, qui remplissait les fonctions de ministre de Belgique, dit

CAPILLA ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
U. A. N. L.

que si Sa Majesté lui faisait l'honneur de l'appeler dans son cabinet, il saurait que répondre et qu'il n'avait rien à dire publiquement sur une telle question.

Le ministre de France répondit, en substance, que Sa Majesté savait mieux que personne quel était son intérêt en cette circonstance. — Ce n'était pas trop mal s'en tirer dans la situation difficile que les circonstances faisaient à notre ambassadeur. — Le baron Lago, ambassadeur d'Autriche, insinua que c'était là une question de dignité où Sa Majesté seule avait mission de décider.

Bref tous les diplomates sautèrent la banquette irlandaise avec la même aisance. Il ne restait guère que l'ambassadeur d'Espagne, un joyeux vieillard, qui connaissait le Mexique et les Mexicains comme ses patenôtres et qui était l'ami particulier de Larez.

— Voyons, dit-il brusquement, Larez, *pas de blagues!*

Ce début, que je cite textuellement et qui tranchait avec l'éloquence pincée des autres diplomates, excita fort l'étonnement.

— Combien avez-vous d'hommes?

— 40,000, répondit Larez.

— Et de piastres?

— 20,000,000.

— Farceur! Vous savez bien que vous n'avez ni une piastre ni un homme. Si j'ai un conseil à vous donner, dans l'intérêt de l'empereur et dans le vôtre, c'est de l'engager à s'en aller.

L'affaire était manquée. Larez, espérant que nul diplomate accrédité auprès de l'empire n'oserait conseiller l'abdication, avait essayé de compromettre les ambassadeurs et de leur faire promettre l'appui de leur gouvernement en faveur de l'œuvre abandonnée par la France. La ruse avait été éventée.

CAPILLA ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
U. A. N. L.

Le pauvre Maximilien se trouvait seul, sans même l'appui moral des puissances amies, en face du Mexique révolté et des États-Unis exaspérés.

VII

PLAN DE CAMPAGNE DES GÉNÉRAUX DE MAXIMILIEN.

Les considérations philosophiques vont désormais céder la place à l'exposé des événements. J'arrive à cette période où l'activité va remplacer l'hésitation dans l'esprit de Maximilien. Je ne veux pas, sans doute, m'interdire la recherche des causes ni le jugement sur les hommes, mais la poudre parlera dorénavant plus que les diplomates. Les siéges de Queretaro et de Mexico dominent cette partie de mon récit.

Le 5 février, les derniers corps de l'occupation française quittaient Mexico, laissant notre ambassadeur, M. Dano, dans une position, nous le verrons, fort délicate.

Maximilien était, enfin, maître chez lui, débarrassé de ces Français à qui il attribuait

CAPILLA ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
U. A. N. L.

tout le mal, qu'il était arrivé à regarder comme ses pires ennemis, et dont les derniers actes ne semblaient pas faits pour le ramener à d'autres sentiments. Mais si, en droit, il était encore empereur, en fait, il n'était plus qu'un chef de partisans. Il le comprit, avec ce sens pratique qui paraît avoir, dans les derniers temps de sa vie, remplacé en lui l'instinct rêveur. Il faut partir de là pour deviner désormais le mobile de ses actions.

Il voyait mieux ce que c'était que les Mexicains. Il ne craint pas de nommer ses ministres des «mandarins,» des «vieilles femmes.» Il a enfin deviné ce que c'est qu'un empire mexicain; il a perdu l'illusion de régénérer le Mexique par le développement ordinaire de la civilisation, par la législation, par l'administration, par la diplomatie, par la bonne assiette de l'impôt, par l'équité, la modération et la douceur. Il n'y avait plus pour lui

sur la terre de Fernand Cortez ni titre, ni respect, ni représentation, ni pompe; il n'y avait que la guerre, et la guerre à la mexicaine.

Aussi, les Français partis, Maximilien ne songea plus à légiférer, mais à tenir des conseils de guerre. Là, l'influence de Marquez était prépondérante, car aucun de ceux qui eussent pu lutter d'autorité avec lui n'était alors à Mexico.

On décida qu'il fallait, pour l'empereur, quitter Mexico, pousser jusqu'à Queretaro. Conseil, dit-on généralement, qui ne put être donné que par un traître et suivi que par un imbécile! Je ne suis pas de l'avis général.

Je sais bien que Maximilien eût été en sûreté à Mexico, ville réellement dévouée à l'empire et qui, défendue et approvisionnée comme elle pouvait l'être, était imprenable par des Mexicains. Mais Maximilien ne res-

CAPILLA ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
U. A. N. L.

tait pas au Mexique pour y être emprisonné dans une ville et déloger piteusement de Mexico à Puebla, de Puebla à Vera-Cruz. En cherchant, un peu à l'obscur et à tâtons, je l'avoue, — car je n'ai sur ce point particulier aucun témoignage précis, — les idées qui durent s'agiter dans l'esprit de Maximilien et de Marquez, je trouve que le conseil a pu être donné avec sincérité et suivi avec sagesse.

Queretaro était une des clefs de la partie méridionale du pays, c'était la frontière de l'empire, ou plutôt du petit lambeau de territoire qui pouvait être considéré comme appartenant à peu près encore à l'empire. C'était la plus éloignée, mais la plus sûre de toutes les bases d'opération que pouvait prendre une armée prête, selon les circonstances, à la défensive et à l'offensive. Fallait-il attendre que tous les corps ennemis se fussent réunis, attendre que la capitale fût

assiégée? Ne valait-il pas mieux aller à la frontière soit pour fermer le territoire à l'armée envahissante, soit pour battre séparément chacune de ses divisions, et de là reconquérir l'empire tout entier? Fallait-il abandonner sans résistance une vaste portion de terrain, une ville qui pouvait être considérée comme un poste avancé de cette capitale dont le siége était l'objectif évident de toutes les armées juaristes? Fallait-il enfin oublier ce vieux proverbe qui indique, comme je le disais plus haut, Queretaro comme la clef du Mexique méridional et la possession de cette ville comme devant donner la victoire et l'empire à son possesseur?

Maximilien et Marquez purent sagement et de bonne foi être frappés de ces considérations.

Marquez, en vieux capitaine mexicain, put ajouter que le temps de la guerre métho-

CAPILLA ALFONSINA BIBLIOTECA UNIVERSITARIA U. A. N. L.

dique était passé. Il était nécessaire de reprendre les vieux usages et de se rappeler qu'au Mexique c'est la guerre qui nourrit et habille la guerre; il fallait en revenir au système de *leva* et des *prestamos*. Or c'est en courant le pays et non en se laissant assiéger qu'on peut faire des levées d'hommes et exiger des prestations en argent. Il put affirmer que toutes ces troupes ennemies, que l'on voyait sillonner l'État de Mexico, n'étaient pas de vrais corps d'armée, mais de simples bandes, sans cohésion, sans stratégie, sans puissance pour nuire à la capitale. Le danger, les véritables troupes, les ennemis redoutables n'étaient pas là, ils étaient autour de Queretaro, dans les États de San-Luis de Potosi et de Michoacan.

Que Marquez se réservât l'avenir, cela est possible. Mais, à cette date, je ne lui connais, encore devrais-je dire, je ne lui soupçonne

qu'une arrière-pensée, et la voici : Maximilien avait été si sincère dans son désir de régénération mexicaine, il avait été si convaincu qu'il était appelé, désiré par la masse du pays, que l'ensemble avec lequel les États abandonnés par les Français s'étaient soulevés lui avait donné à réfléchir. Il était, en tout, de si bonne foi, qu'il n'avait pu s'empêcher de prendre estime pour la persévérance et la probité de Juarez. Comme, enfin, il était incapable de dissimulation, peut-être même de discrétion, il n'avait pu cacher quelque chose de tout cela. On le soupçonnait, — avec raison, — de nourrir ce rêve, d'une candeur infinie, ce rêve de rencontrer Juarez, de s'entendre avec lui, en toute simplicité et bonhomie, sans autre préoccupation que le bonheur du pays. Marquez put désirer deux choses, compromettre Maximilien personnellement et militairement, rendre ainsi toute entente impossible; puis

CAPILLA ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
U. A. N. L.

démontrer effectivement à l'empereur, en le menant au milieu des populations guerroyantes, que ce soulèvement général en faveur des républicains était uniquement dû à l'oppression.

D'ailleurs, Queretaro était situé au pied de la sierra Gorda, qui était le pays de Mejia, presque son domaine, où il régnait féodalement et où il pouvait offrir à Maximilien un point d'appui, comme un refuge; cela pour les circonstances extrêmes.

Quant à Maximilien, je soupçonne en son esprit cent pensées confuses, cent rêves à côté de bien des réflexions sagement déterminantes. Nous avons indiqué quelques-unes de ces dernières. Il put comprendre aussi la nécessité de prendre, maintenant que l'on était en état de guerre, une situation militaire, et l'utilité de commander personnellement les troupes. C'était le plus sûr moyen d'avoir à lui un parti que ne lui avaient pas

donné ses tentatives législatives, administratives et politiques, le seul moyen de pouvoir lutter contre ces trahisons, ces défections qu'il voyait ou prévoyait. Il avait essayé de tout, il n'avait plus qu'à essayer d'être chef de guerre. Cela était logique.

Puis dans les profondeurs de son imagination s'agitaient les rêveries et les impressions fugitives : l'on se rapprochait de Juarez et aussi de la réalisation de l'idée de congrès (et cela lui tenait tellement au cœur que dès son arrivée à Queretaro il envoya un homme de confiance à Juarez pour lui demander une entrevue); l'on remportait une grande victoire, l'on dégageait ainsi la position des conservateurs et l'on pouvait honorablement regagner l'Europe; ou enfin l'on gagnait plusieurs grandes victoires et on reconstituait cette partie de l'empire de Charles-Quint!

Puis toutes ces vilenies, tous ces pillages,

CAPILLA ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
U. A. N. L.

tous ces bas larcins et lâches trahisons dont il était entouré, le révoltaient ; la guerre, du moins, était noble ! En outre, Mexico était sûre et fidèle, tandis que Miramon ou les autres généraux étaient douteux ; il était prudent de les aller surveiller. Enfin, il allait peut-être découvrir en soi le génie militaire ! et d'ailleurs quelle impulsion ne pouvait pas donner aux soldats impériaux la vue de leur prince à la tête de leurs bataillons !

Je dois ajouter que Maximilien quitta Mexico avec le projet d'y revenir promptement. Il était impossible à Miramon, à Mejia, à Mendez de se rendre à Mexico. L'empereur les allait trouver pour arrêter avec eux, dans un suprême conseil de guerre, le plan de la campagne d'où devait sortir la perte ou le salut de l'empire.

Ce fut en chemin, sous l'influence des circonstances, et probablement quand il vit

la réception enthousiaste à lui faite lors de son entrée à Queretaro, qu'il se décida à prendre en personne le commandement des troupes.

CAPILLA ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
U. A. N. L.